Ami du Clergé du 8 septembre 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — LII. *17e Dim. après la Pentecôte :* Une question pour une autre, 481. — LIII. *Pour la fête du Saint Rosaire :* Le chapelet, 482.
Courtes instructions sur le Symbole. — LII. La communion des saints, 483.
Pour la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. — La Croix et nos temps modernes, 486.
Pour la fête du Saint Rosaire. — Tout ce que nous offre le rosaire, 488.
Sujets de circonstance. — *A l'occasion de la bénédiction des semences :* Semence des champs et semence des âmes, 489. — *Pour le 40e anniversaire d'un Patronage :* Le Patronage source de vie chrétienne, d'amitiés fidèles, d'apostolat fécond, 491.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XLV. Aggée, Zacharie, Malachie, 492. — XLVI. Le 1er livre des Machabées, 494.
Le mot sur la Sainte Vierge. — « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur ! » 496. — Tristesse de Marie, 496.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

LII

17e Dimanche après la Pentecôte

UNE QUESTION POUR UNE AUTRE

Mes frères,

Nous retrouvons aujourd'hui encore des Pharisiens en face de Notre-Seigneur, et nous les retrouvons avec leurs mêmes dispositions : orgueil, fatuité, duplicité, ruse, perfidie. S'ils se mêlent à ses auditeurs, ce n'est pas pour s'instruire ni pour s'édifier ; c'est toujours avec une arrière-pensée malfaisante. Les évangélistes, si sobres en appréciations, si modérés quand ils en formulent, ne peuvent s'empêcher de dire que l'un de ces hommes, docteur en Israël, interrogea Jésus « pour le tenter », c'est-à-dire avec une intention malicieuse, pour l'embarrasser. Pourquoi, sur ses lèvres, une pareille question : « Maître, quel est le plus grand commandement de la Loi ? » Soupçonnait-il donc que le nouveau Prophète ferait une réponse différente de celle qu'il aurait faite lui-même si on l'eût interrogé, une réponse qui l'aurait mis en contradiction avec Moïse ?

Pris dans son propre piège, le docteur de la Loi s'en tient là. Mais Jésus, non content d'avoir trompé l'attente de ses adversaires, va les confondre en les questionnant à son tour : « Que pensez-vous du Christ ? leur demande-t-il ; et s'il est le fils de David, pourquoi celui-ci l'appelle-t-il son Seigneur ? » Laissons le groupe des Pharisiens réduits au silence, et intéressons-nous à la question qui vient de leur être posée, comme si elle nous était adressée à nous-mêmes.

I

Cette question, nous venons de lire comment les Juifs l'ont résolue. *Le Christ,* c'est-à-dire l'oint du Seigneur, l'Envoyé de Dieu, le Messie, *est fils de David,* ont-ils répondu au Sauveur. C'est exact : en maints endroits de la Sainte Ecriture il est dit que le Christ doit naître dans la famille de David. Mais ils n'ont point approfondi le texte sacré ; ils n'ont lu pour ainsi dire que d'un œil, ils n'ont pas été jusqu'à comprendre que le Rédempteur promis serait un homme-Dieu. Cela aussi cependant est dans l'Ecriture, comme Jésus leur en fait la remarque : « Comment David peut-il dire du Christ qu'il est son Seigneur, assis à la droite de Dieu ? » Nous, nous savons que, fils de David par la chair et le sang, par sa lignée humaine, le Christ devait être Seigneur de David comme Fils de Dieu, par sa lignée divine.

Mais de cela les Juifs ne se souciaient pas, préoccupés qu'ils étaient uniquement de recevoir les bénédictions temporelles dont la venue du Christ devait être pour eux le présage et la condition. A peu d'exceptions près, ils n'envisageaient l'avènement du Messie que sous cet aspect. Les autres points de vue ne comptaient pas pour eux. Le Christ ne devait être envoyé que pour Israël et pour lui seul. Nous savons que les Apôtres partageaient cette conviction, et le jour même de l'Ascension ils la formulaient encore et Jésus le leur reprochait. Les Juifs ne pouvaient concevoir que leur titre de « peuple choisi » n'était que provisoire et qu'un jour tous les peuples de la terre seraient admis à la connaissance, au service, à l'amour, aux bienfaits du même Dieu. On comprend dès lors la question de Notre-Seigneur aux Pharisiens.

Pour nous, la question a un sens différent, plus particulier et plus précis : depuis que Jésus a passé sur la terre en y faisant le bien, c'est lui qui est pour tous le Christ : *Jesus qui dicitur Christus.* Quelle idée se fait-on de lui, de sa personne, de son caractère, de sa mission et de son œuvre ?

II

Les rationalistes affectent la plus haute estime pour lui. A les entendre, il est un philosophe supérieur à tous ses devanciers par l'élévation et la pureté de sa doctrine ; un génie, dont la pénétration a été et reste encore un défi jeté à l'élite intellectuelle ; un modèle de vertu dont personne n'a égalé la sagesse, l'humilité, la charité, la bonté, la patience et le reste ; un homme incomparable enfin et le plus grand qui ait jamais existé. Mais tout cela ne dépasse pas le domaine de l'humain. Jésus est un homme qui domine tout le reste de l'humanité, un surhomme si l'on veut, mais pas plus qu'un homme.

Et pour ne pas le situer en une autre sphère que l'humain, ils se jettent dans le plus grand embarras. « Qu'on considère, dit Pascal, que depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans interruption ; qu'il s'est trouvé des hommes qui ont dit que Dieu leur avait révélé qu'il devait naître un Rédempteur qui sauverait son peuple ; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avait eu révélation qu'il naîtrait de lui par un fils qu'il aurait ; que Jacob a déclaré que, de ses douze enfants, il naîtrait de Juda ; que Moïse et les prophètes sont venus ensuite déterminer le temps et la manière de sa venue ;... qu'enfin Jésus-Christ a fait son avènement dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable. » Cela doit aussi faire réfléchir et nous emporte loin de l'ordre humain.

Outre ces indications générales, il en est de plus particulières, non moins frappantes, relatives *à sa*

naissance : il naîtra dans la cité de Bethléem, de la famille de Juda et de David ; — *à sa mission :* il doit laisser loin derrière lui les sages et les savants, annoncer l'Evangile aux petits, ouvrir les yeux aux aveugles, les oreilles aux sourds, rendre la santé aux infirmes, et amener à la lumière de la vérité ceux qui languissent dans les ténèbres de l'erreur ; — *à sa Passion :* il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, conspué, souffleté, moqué, abreuvé de fiel, transpercé, subir la transfixion des pieds et des mains, être mis à mort ; — *à son triomphe :* il ressuscitera... le troisième jour ; et les rois de la terre et tous les peuples l'adoreront. — J'ai, m. f., extrait toutes ces circonstances, toutes ces expressions, des psaumes ou des écrits des prophètes.

Il y a plus : « Les Juifs, dit encore Pascal, en le tuant pour ne point reconnaître en lui le Messie, lui ont donné la dernière marque de l'Envoyé de Dieu. Et en continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables ; et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties. » Or, c'est toujours Pascal que je fais parler, « quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ, pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans (Pascal faisait cette supputation bien avant les découvertes qui ont amené un changement dans la manière de compter les siècles écoulés depuis l'avènement du Christ), — c'est une suite d'hommes, durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un ensuite de l'autre, prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste depuis quatre mille années... Ceci est tout autrement considérable. »

Comment donc les rationalistes, si avides d'explications, si exigeants en matière d'arguments, se chargent-ils de donner raison de ce fait étrange ? Ils ne s'en préoccupent pas. Le problème, ils l'éludent ou ils en évitent la solution en contestant à la Sainte Ecriture l'authenticité, la véracité, l'intégrité. Par ce moyen, on se persuade qu'on a toujours raison. Cela doit être, parce que l'on est intéressé à ce que cela soit ainsi.

III

Autre embarras non moins grand, s'il s'agit des *miracles.* Mais ici on n'est pas à court d'échappatoires.

On veut que les guérisons de maladies soient l'effet pur et simple de l'imagination des malades. Qui croira, je vous le demande, que l'imagination ait une telle puissance, et aussi constante, aussi universelle? Si elle la possède, comment se fait-il que nous ne la voyons plus s'exercer avec une pareille efficacité? Ce qui a pu se produire alors devrait se reproduire de nos jours.

On recourt encore, pour expliquer certains cas plus difficiles, à la suggestion. Mais que peut la suggestion en présence de la mort ? Et s'il peut arriver parfois que la mort soit confondue avec le sommeil, que peut la suggestion sur un cadavre en état de décomposition ?

Que dire enfin de cette puissance merveilleuse qui commande au vent et à la mer, qui multiplie les pains dans les mains de ceux qui n'en ont que quelques morceaux à distribuer, au point d'en nourrir cinq mille personnes? On a beau faire de Jésus un homme incomparable, lui accorder une intelligence capable de pénétrer tous les secrets de la nature et de prévoir les dernières conclusions de la science ; c'est reculer la solution du problème sans la trouver, c'est admettre un nouveau miracle plus étonnant, plus inexplicable que ceux qu'on cherche à expliquer.

* *

Notre réponse à nous au « Que pensez-vous du Christ ? » est donc celle-ci : — Le Christ est Dieu et homme tout ensemble, Dieu parfait et homme parfait, comme le dit le Symbole de S. Athanase. Et s'il est tel, il nous appartient de profiter de ses exemples, de ses enseignements, de sa grâce, de ses mérites ; car il ne nous les a apportés que pour que nous les fassions servir à notre salut. Ainsi soit-il.

LIII

Pour la fête du Saint Rosaire

LE CHAPELET

Mes frères,

Voici que le mois du Rosaire est commencé. Quels devoirs avons-nous à remplir ? Laissez-moi vous les résumer en quelques mots.

I. — *Il faut avoir un chapelet*

Et d'abord, m. f., il faut avoir un chapelet.

« Est-ce donc si nécessaire ? » direz-vous peut-être. Nécessaire, non ; infiniment utile, assurément. Sans doute on peut se sauver sans avoir un chapelet, mais on se sauvera plus sûrement si l'on en a un et si l'on s'en sert. On ne conçoit guère un chrétien sans crucifix ; on ne conçoit pas davantage un serviteur de Marie sans chapelet.

Certains, je le sais, regardent le chapelet comme un objet de dévotion très superflu, bon tout au plus pour les enfants ou pour les dévotes : mais pour des hommes ! allons donc !

Eh bien ! c'est une erreur. Et je pourrais, l'histoire en main, vous montrer le chapelet entre les doigts des plus grands rois : Charles-Quint et Louis XIV, — des plus grands généraux : Lamoricière, Pélissier, Sonis, Courbet, Foch, — des plus grands savants et artistes : Mozart, Ozanam, Ampère, Chevreul, etc., qui ne croyaient point se déshonorer en récitant le chapelet comme de simples bonnes femmes.

II. — *Il faut dire son chapelet*

Mais à quoi bon posséder un chapelet si on ne le dit pas? Il en est qui gardent précieusement leur chapelet à la maison (chapelet de première communion ou chapelet rapporté d'un pèlerinage aimé), mais dans un écrin, ou suspendu au chevet de leur lit. Dans ces conditions-là, le chapelet devient un bibelot plutôt qu'un instrument de prière.

Ce n'est point là, certes, la leçon que la Ste Vierge nous a donnée à Lourdes. Il est en effet de tout point remarquable le rôle qu'a joué le chapelet dans les apparitions de Lourdes. — Regardez la statue vénérée. Que porte au bras la Vierge Marie ? Un chapelet. — C'est son seul joyau. — Qu'enseigne-t-elle à Bernadette ? A bien réciter son chapelet : c'est la seule prière qu'elle semble lui recommander; en tout

cas, c'est la prière (grande entre toutes) qu'elle lui apprend. — Quel est le premier acte de la pieuse voyante dès son arrivée à la grotte ? Elle égrène son chapelet, et beaucoup d'assistants imitent son exemple. La récitation du rosaire préside aux dix-huit apparitions, comme si Marie n'avait voulu autre chose que nous exhorter à bien réciter le chapelet.

III. — *Il faut le bien dire*

Chrétiens, retenons cette leçon de notre divine Mère et disons notre chapelet. Mais disons-le avec intelligence, non pas comme ces oiseaux que vous connaissez bien et qui répètent des mots et des mots sans les comprendre ; non pas en bredouillant, mais en articulant et en pesant toutes nos paroles. — Ah ! quand nous sommes réunis à l'église pour réciter le chapelet, que la Ste Vierge ne nous adresse pas le même reproche que le Seigneur faisait autrefois aux enfants d'Israël : « Ce peuple-là m'honore du bout des lèvres, mais leur cœur est loin de moi ! »

C'est que, comme le crucifix, le chapelet a un sens profond. Il faut l'étudier, s'en pénétrer. Le chapelet est pour l'enfant de Marie comme un livre ouvert où il lit avec ravissement les joies, les douleurs, les grandeurs, les promesses, l'amour de sa divine Mère. Les mystères du Rosaire, mais c'est toute la vie de Jésus et de Marie qui se déroule en tableaux saisissants devant les yeux de notre foi. Apprenons à les méditer ; nous en estimerons d'autant mieux le chapelet et nous l'aimerons davantage.

IV. — *Et ainsi nous l'aimerons*

Nous l'aimerons, parce qu'il nous parle au cœur, de notre aimable Mère ; — nous l'aimerons, parce que, comme l'Eucharistie est le testament de Jésus, le Rosaire est le testament de Marie ; — nous l'aimerons, parce qu'il nous est un instrument de salut, un gage de persévérance, un signe de prédestination ; — nous l'aimerons, parce qu'il nous sera une force dans l'épreuve, une consolation dans les longues inactions de la maladie, une ressource pour prier aux heures difficiles, surtout aux approches de la mort ; — nous l'aimerons, parce qu'il sera, avec le crucifix, le dernier objet qu'au moment suprême tiendront nos mains défaillantes, sauvegarde puissante pour paraître devant le tribunal de Dieu ; — nous l'aimerons comme les saints l'ont aimé, comme un S. Ignace, par exemple, qui le portait constamment suspendu à sa ceinture, afin que, l'ayant toujours sous les yeux, il n'en perdît jamais le souvenir ; comme un S. Alphonse de Liguori qui, malgré son labeur incessant, avait fait vœu de le réciter chaque jour ; comme un S. Alphonse Rodriguez, qui l'égrenait sans relâche du matin au soir ; comme un S. Jean Berchmans qui, pour prix de sa ferveur à le réciter, mérita de le voir, au moment de sa mort, transformé en une couronne étincelante et radieuse.

Cette gloire, ce bonheur seront les vôtres, pieux enfants de Marie.

A votre mort, la Vierge bénie viendra au devant de vous pour recevoir votre âme et la présenter à son divin Fils. Elle vous dira : « Vous m'avez si souvent invitée à la joie en me disant : *Ave*, que je dois à mon tour vous réjouir en vous disant : Entrez, bon serviteur, dans la joie de votre Seigneur. — Vous m'avez si souvent nommée « pleine de grâce » que je dois répandre en votre âme un rayon de cette plénitude. — Vous m'avez dit si souvent que le Seigneur était avec moi, que je viens vous dire : « Vous serez avec lui. » — Vous m'avez si souvent bénie, moi et le chaste fruit de mes entrailles, que c'est avec raison que nous vous bénissons. — Vous m'avez si souvent demandé de prier pour vous à l'heure de votre mort que je veux le faire à présent, puisque vous y voilà. — En récompense de la couronne que vous avez si souvent tressée en mon honneur, je prierai mon divin Fils de mettre sur votre tête une couronne de gloire qui ne se flétrira jamais. »

* *

Je termine par un trait. On raconte qu'un jour, au Parlement anglais, se discutait avec âpreté la question de la liberté religieuse de l'Irlande. La motion du gouvernement hostile à cette liberté était sur le point de triompher. Alors les amis de l'Irlande se tournent vers O'Connell pour qu'il pare le coup fatal. Mais l'illustre orateur n'était pas à son banc. On se met à sa recherche et l'on finit par le découvrir dans une salle du palais, récitant son chapelet. On le presse de venir, le danger est urgent. Et le grand chrétien de répondre simplement : « Laissez-moi finir le chapelet. Je fais plus en ce moment pour la cause de l'Irlande qu'avec les plus éloquents discours. »

M. f., aujourd'hui il s'agit pour nous des intérêts de la France et de l'Eglise. Croyons que nous aurons beaucoup fait pour elles si par la récitation fervente du chapelet nous savons plaider leur cause auprès de Dieu. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

LII

LA COMMUNION DES SAINTS

Mes frères,

« *Je crois à la communion des saints.* » Ces mots du Symbole font encore partie de son 9e article et se rattachent étroitement à la doctrine que je vous ai exposée à propos de l'Eglise catholique. « Il convient donc, dit le Catéchisme du Concile de Trente, de bien montrer tout d'abord aux fidèles que cette partie de l'article est un développement plus complet de ce que nous avons dit précédemment de la sainte Eglise. » C'est ce qu'on n'aura nulle peine à admettre quand nous aurons étudié, en deux instructions : d'abord le principe de la communication des biens spirituels, — puis le détail de nos rapports entre chrétiens et avec les défunts.

Nous commencerons par expliquer le sens des mots « *communion des saints.* » Puis nous examinerons aujourd'hui si cette communion est possible, et si elle se réalise en vérité.

I. — *La communication des biens spirituels*

1. Il importe avant tout d'éviter une confusion de termes qui conduirait à des interprétations inexactes, ou même à de véritables erreurs doctrinales. L'expression *communion* est très usitée dans le langage ecclésiastique ; mais la plupart du temps elle sert à désigner l'usage que l'on fait du sacrement de l'Eucharistie : la première pensée que ce mot éveille dans l'esprit de beaucoup, c'est la réception de l'Hos-

tie consacrée. Pour si parfaitement exacte que soit cette idée, elle ne saurait être envisagée en ce moment. La communion des saints n'a rien de spécifiquement sacramentel.

Si nous voulons bien la comprendre, il faut recourir à l'étymologie latine : *communio* égale *communis unio,* l'union commune de plusieurs êtres, dans un but identique pour eux tous. Ainsi entendu, ce vocable n'a pas un sens particulièrement religieux : il s'applique à toutes sortes d'associations de personnes. C'est ainsi que nous trouvons facilement des expressions telles que : communier dans une même pensée, dans un même sentiment, dans un même idéal. Mais l'usage a pourtant si bien réservé le terme « communion » à un rite sacré que les âmes foncièrement pieuses ont un peu l'impression de quelque irrévérence lorsqu'elles le rencontrent, dans leur journal par exemple, à propos d'événements profanes.

Et, de fait, la langue chrétienne, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours, a si fréquemment réservé cette manière de parler à certaines choses saintes, que c'est presque la détourner de son sens que de l'employer pour une union vulgaire. Son acception religieuse se justifie pleinement lorsqu'il s'agit de l'intimité mystique entre Jésus et une âme au moment où celle-ci reçoit le sacrement eucharistique ; mais elle est tout aussi exacte lorsqu'il s'agit d'une association, en quelque sorte mystique, de l'ensemble des fidèles pour le développement en commun de leur activité spirituelle. Et c'est dans ce dernier sens que nous l'entendons ici. On pourrait définir la communion des saints : la communication des biens spirituels.

2. Mais entre qui se répartiront ces surnaturels avantages ? Quand nous parlons de *saints,* notre imagination nous représente tout de suite les bienheureux membres de l'Eglise triomphante que la piété des siècles anciens ou, depuis Urbain VIII, un jugement solennel de canonisation a placés sur les autels. Il est bien certain que ces élus participent à la communion qui nous occupe. Mais ils ne sont pas les seuls, loin de là.

Il faut d'abord leur adjoindre toutes les âmes qui, après la mort, sont reconnues dignes de jouir du paradis. Les saints canonisés ne sont qu'une exception aussi infime par le nombre que glorieuse par le mérite. A côté d'eux se place l'innombrable foule de ceux qui, chaque jour, augmentent la population des cieux parce que, décédés en état de grâce, ils ont été jugés par Dieu dignes de recevoir la couronne. Ceux-là sont des saints, tout comme les autres, puisqu'ils possèdent également, suivant le degré de leur mérite personnel, la vision béatifique. La seule différence qui existe entre eux et les premiers, c'est qu'ils n'ont pas été proclamés saints par une décision qui engage l'infaillibilité de l'Eglise ; par conséquent, nous ne pouvons pas garantir que tel d'entre eux, pris en particulier, se trouve assurément au ciel.

Une autre catégorie de saints est formée par la légion des âmes qui souffrent dans le purgatoire. Ces âmes aussi sont en état de grâce, et le royaume divin leur est assuré. Elles se trouvent seulement dans une situation intermédiaire, provisoire et temporaire, pendant toute la durée de la peine par laquelle elles expient les dernières souillures de leur vie terrestre. Mais ne voyons pas là de simples candidats à la sainteté : il y a, chez ces résidents du purgatoire, une sainteté réelle et actuelle, sans quoi ils seraient déjà rejetés dans les ténèbres de l'enfer.

Enfin on sera peut-être surpris d'apprendre, ce qui est pourtant la vérité pure, que le mot *saints* comprend encore toutes les personnes, vivant en ce monde, qui, ayant reçu le baptême, observent la justice et la charité de Jésus. Dans le langage théologique, un saint est synonyme d'un juste : tous les justes auront donc part dès cette vie à la communion des saints et en retireront les plus précieux secours. Sans doute leur sainteté a ceci de très particulier que rien ne garantit sa persévérance. Le moindre péché mortel peut à chaque instant les en faire déchoir. Mais, tant que ce malheur n'est pas arrivé, tout homme juste, ici-bas, peut être qualifié de saint.

Et les pécheurs ? dira-t-on. — Certes, ceux-là ne sont pas des saints : il leur manque pour cela la condition essentielle. Toutefois, ils font encore partie, malgré tout, du corps de l'Eglise. L'état de mort spirituelle où ils se trouvent ne leur permet pas de recueillir tous les fruits surnaturels promis aux justes ; cependant, comme ils restent membres de la société fondée par Jésus, ils reçoivent néanmoins de puissants secours pour recouvrer la vie de la grâce et tous les bienfaits qu'elle comporte.

Voilà dans quel sens précis il faut entendre la communion des saints, dont seuls les damnés sont définitivement exclus.

II. — *Sa possibilité*

1. Pour qui ne regarde les choses que sous l'angle extrêmement restreint de la vie présente, la communion des saints paraît, de prime abord, absolument impossible à réaliser. On comprend encore assez facilement qu'une société puisse s'établir entre gens vivants et contemporains, en dépit des distances qui les séparent. De pareilles ententes sont continuelles, qu'il s'agisse d'affaires commerciales, de groupements divers entre particuliers, ou d'alliances entre Etats. Il n'y a donc pas lieu de l'interdire à l'ensemble des fidèles qui désirent pouvoir se réunir pour pratiquer leur culte ou s'aider mutuellement de leurs conseils dans la grande œuvre de leur perfectionnement moral.

On admettra, en outre, sans trop de peine que les vivants d'aujourd'hui puissent conserver le souvenir de ceux qui les ont précédés, chérir la mémoire des parents ou des amis défunts, glorifier les hauts faits des héros de jadis, et s'inspirer pour leur conduite journalière des leçons et des exemples donnés autrefois par les hommes qui ne sont plus.

On ira jusqu'à reconnaître la légitimité de ce sentiment qui pousse les mortels à essayer de se survivre en quelque manière lorsqu'ils se préoccupent d'assurer l'aisance de leur postérité encore à naître, ou l'honorable richesse de leur patrie. Cela conduira à reconnaître que l'Eglise a bien raison de s'intéresser au sort des générations de l'avenir.

Mais de là à accepter le fait d'une association réelle et pratiquement efficace entre les hommes de la terre et les gens de l'autre monde, il y a un abîme à franchir. Et nous reconnaîtrons bien volontiers que ce gouffre est infranchissable si l'on s'en tient aux seules possibilités accordées à la nature humaine ; humainement nous ne pouvons pas plus ramener un mort dans le cycle de l'existence actuelle que nous ne pouvons nous-mêmes nous envoler, avant le trépas, vers les splendeurs de l'au-delà divin.

Seulement, ce qu'on oublie trop, c'est que l'Eglise n'est pas une société purement humaine. Elle a été faite pour des hommes, sans doute ; mais elle a été faite par un Dieu. C'est ce qui élargit singulière-

ment son champ d'action. La limite de nos possibilités est infiniment plus étroite que celle du pouvoir céleste. Si nous nous élevons jusqu'à ce plan surnaturel, toute difficulté s'évanouit. On nous concède la possibilité de la communion entre les fidèles vivants. Mais pourquoi le Seigneur n'étendrait-il pas cette communication à ceux qui ont terminé leur existence d'épreuve ? L'instant de la mort, qui modifie radicalement notre situation, ne nous jette pas dans le néant ; la décomposition matérielle de ce composé qu'est notre corps ne saurait atteindre cet esprit simple que nous appelons notre âme. Les âmes qui furent unies à des corps continuent à rester vivantes après la dissolution de ceux-ci. Sans doute, à moins d'un miracle, elles n'ont plus le moyen de communiquer avec les âmes restées sur la terre ; mais cet empêchement tient seulement à ce qu'il leur manque désormais l'intermédiaire corporel indispensable pour atteindre nos sens, pour se faire entendre ou voir. Leur activité n'est diminuée en rien, bien au contraire ; et dès lors rien ne leur interdit de continuer à s'intéresser à nous et à nous favoriser de leurs prières.

Réciproquement, les gens qui vivent à l'heure présente manquent d'un procédé de liaison qui leur permette de communiquer matériellement avec les âmes en-allées. Mais tout lien n'est pas rompu pour cela. D'une façon qui pour être insensible n'en reste pas moins réelle, notre pensée pieuse peut influer sur le sort actuel des âmes souffrantes, de même que notre prière peut atteindre les saints et les disposer en notre faveur. Nous ne sommes pas des êtres exclusivement matériels ; il y a en nous une partie spirituelle, physiquement insaisissable, mais subsistante néanmoins. Cette partie, qu'on nomme l'âme, n'est-elle pas apte parfaitement, selon l'ordre réglé par la toute-puissance divine, à correspondre avec d'autres âmes, analogues à elle-même, comme au moyen d'invisibles antennes qui projettent notre pensée pieuse plus loin que les frontières d'ici-bas ? C'est précisément ce que Dieu a voulu, et si cela dépasse notre pauvre petite possibilité humaine, on sera bien forcé de reconnaître au moins que cela ne dépasse aucunement le pouvoir infini du Tout-Puissant.

2. Cette communication est d'autant plus facile à comprendre qu'il ne s'agit pas ici d'échanger des biens ou des services matériels. Remontons à la définition que nous avons donnée de la communion des saints : une communication de biens spirituels. Il serait assez anormal d'imaginer que le Seigneur, qui s'intéresse surtout à notre salut, ait organisé une sorte de correspondance entre ce monde et l'autre en vue de faire prospérer nos affaires ou d'améliorer notre fortune. Ce qu'il a prévu et ordonné, c'est une série de relations constantes d'un ordre proprement surnaturel et pour un but tout aussi surnaturel. Cela rentre bien dans le cadre général de la Création, tout entière orientée vers l'obtention des grâces spirituelles qui nous amèneront, par degrés, jusqu'au Dieu qui est notre fin suprême. L'hésitation de ceux qui s'effarent devant cette merveille de la bonté céleste qu'est la communion des saints provient uniquement de ce que, trop habitués à ne se mouvoir que dans la petite sphère de leurs intérêts présents, ils ne savent pas porter leurs regards assez haut pour embrasser d'un seul coup d'œil la totalité de cette question, bien plus vaste que notre univers borné.

3. Une autre difficulté se posera peut-être. Les biens spirituels que comporte la communion des saints supposent principalement des mérites. Or le mérite est un fait essentiellement personnel ; il est donc incommunicable au premier chef, puisqu'il ne peut se séparer de la personne qui l'a acquis.

Il suffit de répondre en un mot que l'assimilation est illégitime entre les biens spirituels et les possessions temporelles. Celles-ci, en effet, ne peuvent être transférées sans qu'en soit dépouillé leur précédent propriétaire : « Donner et retenir ne vaut, » dit un vieil axiome juridique. Mais il en va tout autrement lorsqu'il est question des mérites spirituels. D'abord ceux du Christ étant infinis, nous pourrons y puiser sans cesse sans jamais les amoindrir, ce qui ôte déjà toute valeur pratique à l'objection. De plus, même les mérites limités des saints peuvent nous rendre les plus précieux services, grâce à l'intercession de ceux qui les gagnèrent, sans appauvrir nullement ces derniers. Une simple comparaison vous le fera comprendre : quand quelqu'un a mérité sur terre une certaine autorité ou une certaine influence, il s'en sert couramment en vue du bien commun ou en faveur de ses amis, sans en perdre pour cela la moindre parcelle. Il en est de même dans la communion des saints.

III. — *Comment s'opère la communion des saints*

La communication des biens surnaturels est donc possible. Il nous reste maintenant à envisager la manière dont elle va s'effectuer.

Soulignons d'abord que le fait de cette communion est certifié non pas seulement par les arguments rationnels que nous venons d'exposer, mais, en outre, par la parole même du Christ. On lit dans l'Evangile selon S. Jean : « Je vous ai instruits de ces vérités afin que vous entriez en société avec nous, et que notre société soit avec le Père et Jésus-Christ son Fils. » Par la plume de son apôtre inspiré, le Seigneur nous assure donc que nous avons part « au sort et à l'héritage des saints, » ainsi que s'exprime à son tour S. Paul.

Mais en quoi consiste cet héritage, et comment le mettrons-nous en commun ?

1. Les biens spirituels qui le composent sont les mérites infinis de Notre-Seigneur, ceux de la Sainte Vierge et des saints, les sacrements et le sacrifice de la messe, les prières et les bonnes œuvres.

Que Jésus ait acquis des mérites sans bornes, cela résulte du fait de sa perfection divine : le moindre acte émané de lui avait une valeur que rien ne pouvait limiter. Qu'il les ait gagnés pour nous, cela est d'autant plus évident qu'il n'en avait nul besoin pour lui-même et qu'il venait sur terre uniquement pour nous sauver. C'est donc un immense trésor qu'il a mis de la sorte à notre disposition. — A sa suite, la B. V. Marie et les âmes prédestinées ont aussi accumulé des multitudes d'actes méritoires et, en vertu de la charité sainte qui les anime, elles consentent à nous en faire part, autant que cela nous est nécessaire, de même que, de notre côté, nous faisons volontiers quelques sacrifices pour aider à la conversion d'un de nos frères ou au soulagement des âmes du purgatoire.

La charité surnaturelle est donc à la base de la communion des saints. En effet, cette vertu « ne cherche jamais ses intérêts propres », d'après l'affirmation de S. Paul aux Corinthiens. Elle aime à faire tourner au profit de tous les œuvres saintes et pieuses de chacun.

2. Cette communication qui nous enrichit d'une manière si profitable s'opère surtout par le moyen des sacrements, qui sont le canal ordinaire par lequel la grâce d'En-haut afflue en nos âmes. Tous les sacrements, quels qu'ils soient, nous apportent une certaine part des mérites accumulés dans l'ensemble de l'Eglise, et leur fruit appartient à tous les hommes. De même que l'Eglise est gouvernée par un seul et même Esprit-Saint, ainsi tous les biens qu'elle a reçus, et spécialement les grâces sacramentelles, deviennent un fonds commun. Il y a là une espèce de collectivisme sacré, mais fort différent de celui que nous prêchent les fauteurs de désordres et de troubles : il ne s'agit point de verser à la masse des biens temporels, mais exclusivement des mérites ; et surtout le fait que quelqu'un apporte ainsi au fonds commun les mérites acquis par lui, ne suppose pas qu'il en soit privé lui-même. Ses droits personnels demeurent intacts, et il enrichit ses frères sans nullement s'appauvrir.

Mais entre tous les sacrements il en est un plus efficace que les autres au point de vue qui nous occupe : c'est celui de l'Eucharistie, qui consomme principalement l'unité sainte des fidèles dans le Christ, si bien qu'on a souligné cet avantage en l'appelant la communion.

Pour être complet, ajoutons que la communication des biens spirituels ne se borne pas aux seuls mérites. Elle comprend encore ces privilèges nommés les « grâces gratuites », comme la science, le don des miracles, et autres qui ne sont jamais accordés pour un intérêt personnel, mais en vue du bien général, si bien que quelquefois ils peuvent être octroyés même à des méchants.

Afin de bien marquer cette communauté de biens dans l'Eglise, S. Paul a employé une comparaison fort juste : celle des membres du corps humain. Nos organes sont diversifiés et chacun d'eux remplit une fonction spéciale ; néanmoins ils ne forment qu'un seul corps, et l'activité de chacun est utile ou préjudiciable, suivant qu'elle est bien ou mal ordonnée à l'individu tout entier. De même nous ne formons tous, nous les membres de l'Eglise, qu'un corps unique dont Jésus est le Chef. Le bien réalisé par chacun profite à tout l'organisme spirituel. Mais la communion des saints présente cet avantage que, si un corps humain souffre en son entier de la maladie d'un de ses membres, nous ne sommes pas personnellement rendus responsables du mal commis par d'autres. Nous participons aux avantages sans avoir à subir les inconvénients.

* *

Cette doctrine, m. f., est de nature à nous remplir d'une force surhumaine. Si nous étions abandonnés à notre propre faiblesse, isolés au milieu des tentations incessantes, nous risquerions parfois de nous décourager. Mais nous savons maintenant que nous ne sommes pas seuls dans le long combat contre le démon et contre nous-mêmes. La force de toute l'Eglise sainte vient au secours de notre détresse. Avec des auxiliaires comme Jésus, Marie et les saints, nous sommes sûrs de pouvoir vaincre, pourvu que nous apportions à la lutte le simple concours de notre bonne volonté. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX

LA CROIX ET NOS TEMPS MODERNES

Mes frères,

Tous les saints, à la suite du Christ, ont choisi la croix comme leur part d'héritage, tous ils l'ont aimée, ils ont à l'envi célébré ses bienfaits. Mais en face d'eux s'est levé l'homme moderne ; fasciné, ébloui par la marche triomphale du progrès, surpris par la transformation de la vie humaine, il s'est imaginé que, d'ici peu, l'homme parviendrait au faîte de l'aisance et du plaisir. Dès lors, à quoi bon s'évader par l'espérance vers un monde meilleur ? pourquoi se priver, pourquoi s'imposer des renoncements, des disciplines et des sacrifices ? L'homme moderne a dit : « La croix n'a plus rien à faire parmi nous, son règne est fini, la souffrance doit disparaître du monde. » Il est bon, m. f., que nous discutions cette opinion, à la lumière de la foi, et que nous en tirions des conclusions pour notre vie chrétienne.

I. — *Une fausse conception du bonheur*

Que l'homme soit fait pour le bonheur, nul ne l'affirme plus nettement que l'Eglise catholique. Dieu est bon, et ses vues, dans la création, ont été bienveillantes et magnifiques ; même après la faute originelle, il a exercé sa miséricorde et restauré toute chose dans le Christ, en sorte que nos droits nous ont été rendus, nos sublimes prérogatives, qui s'attachent à notre filiation divine, nous ont été restituées. Et nous affirmons et croyons avec S. Paul que notre félicité future sera sans proportion avec nos pauvres mérites, et dépassera infiniment les plus beaux rêves de notre imagination.

Sans oser prétendre que notre existence d'ici-bas puisse jamais redevenir un paradis terrestre, nous pensons néanmoins qu'un certain bonheur est possible en ce monde, qu'il est dans l'ordre des desseins providentiels, et que nous pouvons y atteindre. Mais nous ajoutons tout de suite qu'il convient de ne pas s'égarer touchant la notion même du bonheur.

L'homme moderne semble penser qu'il sera heureux le jour où il aura réalisé le maximum de jouissances, avec le minimum de frais. Ou du moins, il estime que la question sera résolue, et la souffrance bannie de l'existence, le jour où tous les hommes auront une vie facile, grâce à une nouvelle répartition des charges et des richesses. Autrement dit, l'homme moderne fait consister la béatitude dans les avantages purement matériels. Or, un peu de réflexion suffit à découvrir l'erreur qui est à la base d'un tel système.

Supposons un instant que l'homme ne soit autre chose qu'un être éphémère, sans âme immortelle, un simple corps appelé à une mort totale et irrévocable. Croyez-vous, même en ce cas, qu'on puisse le rendre heureux par la seule accumulation de biens matériels ? S'il est aveugle, que lui importeront les voyages ? s'il est sourd, quel plaisir lui apportera la musique ? s'il est rassasié, quel intérêt auront pour lui des mets rares et coûteux ? Il faut donc, et c'est la disposition primordiale, il faut que l'organe soit apte à percevoir la jouissance.

J'en arrive ainsi, par voie de déduction, à un vieux proverbe de philosophie qui, sous sa forme un peu

rébarbative, cache une sagesse profonde : « Tout ce qui est reçu est mesuré par la capacité de qui le reçoit. » Ainsi, un dé à coudre contient moins d'eau qu'un verre ou qu'une futaille, un simple comprend moins vite et moins bien qu'un savant, un égoïste a moins d'affection, de dévouement qu'un S. Vincent de Paul, un paysage charme moins un paysan qu'un artiste ou un poète, un œil malade voit moins loin et moins net qu'un œil sain. On pourrait prolonger indéfiniment les exemples.

Un autre proverbe, voisin du premier, dit à son tour : « Chacun juge d'après ses sentiments. » C'est ainsi que nous sommes enclins à accuser nos ennemis, à excuser nos amis ; volontiers nous nous élèverons contre un projet salutaire, s'il doit nous nuire personnellement, et nous voterons à l'encontre du bien commun pour une chose qui nous favorise ; nous déclarerons bon ce qui nous agrée, mauvais ce qui nous déplaît. Tout cela, c'est un fait d'expérience quotidienne.

Mais alors voici ce que j'en conclus : puisque une chose me paraît bonne ou mauvaise selon mes dispositions et sentiments du moment, et puisque je n'en peux jouir qu'à la mesure de mes capacités, ce qui importe, c'est beaucoup moins d'intensifier la somme des biens matériels que de me mettre en mesure de profiter au maximum des biens dont je dispose. Autrement dit, le bonheur doit être réalisé non point par la multitude des biens, mais par l'aptitude la plus haute possible à jouir de ceux qu'on a ; le bonheur doit venir non du dehors, mais du dedans. Donc, c'est dans les esprits, dans les âmes, dans les cœurs, voire dans les corps, qu'il faut travailler pour conduire les hommes à la félicité. C'est affaire d'éducation plus que de progrès, tâche spirituelle et morale plutôt que matérielle.

II. — *La croix et le bonheur*

Nous voilà bien loin, pensez-vous, de la fête du jour et de la croix... Détrompez-vous, m. f. Que fait un homme qui veut bâtir une maison ? Il commence par creuser dans le sol, et par chercher la pierre, le roc, sans quoi l'édifice manquerait de solidité. Ainsi, quiconque aspire au bonheur doit chercher d'abord un fondement solide pour asseoir son édifice. Et s'il met son espoir dans la beauté physique, dans l'argent, dans la gloire, ne voyez-vous pas combien fragile, combien menacé d'avance est ce pauvre bonheur ?

L'amour du travail vaut mieux qu'une belle fortune, la vertu de l'âme est préférable au charme du visage, la paix de la conscience est plus agréable que les fumées de la gloire. Mais, pour acquérir l'habitude du labeur, pour discipliner son âme et la former à la vertu, pour rester fidèle au devoir, il faut s'armer de la croix. La croix, voilà l'outil qui creuse dans l'âme jusqu'à rencontrer un terrain solide sur lequel on puisse travailler à construire son bonheur.

Que fait le laboureur avant de jeter la semence au sillon ? Il laboure la terre, préalablement nourrie d'engrais, et puis il la rend meuble et friable ; sans ces précautions, la semence lèverait mal, les épis seraient rares et maigres, la moisson manquée. Quiconque aspire au bonheur doit aussi labourer le champ de son âme. En effet, les éléments de la félicité, d'où qu'ils viennent, resteront stériles dans un cœur égoïste et dur comme la pierre, dans un cœur inconstant et frivole, dans un cœur où les passions, telles les épines et les ronces, empêcheront la petite semence de grandir. Mais pour être sensible à un égard, à un geste d'amitié, pour trouver de la joie dans le service des autres, il faut avoir vaincu l'égoïsme ; pour être le maître de son âme, il faut avoir dompté ses passions, refréné ses mauvais penchants ; et pour tout cela il faut la croix, qui, semblable au soc de la charrue, prépare et dispose un cœur à recevoir la semence du bonheur.

Savez-vous aussi, m. f., que le vigneron émonde sa vigne ? Notre-Seigneur lui-même y a fait allusion dans l'Evangile. Or, non seulement il enlève des feuilles et des jeunes pousses, à seule fin de lancer la sève dans les grappes ; mais il lui arrive de supprimer des raisins. Et vous avez bien soin d'en faire autant pour les tomates de vos jardins. Pourquoi cela ? Parce que, si les fruits sont trop abondants, aucun d'eux ne pourra parvenir à maturité, et tous resteront chétifs et acides. Ainsi de nos joies humaines. En vouloir trop, c'est les condamner toutes à être chétives, imparfaites, incapables de nous adoucir les épreuves de la vie. En sacrifier, comme le devoir d'état nous le conseille, n'en réserver qu'un nombre judicieux, qu'un choix sage, c'est leur assurer toute la douceur et toute l'efficacité possible. Mais c'est la croix qui tranchera, qui coupera, qui émondera dans notre cœur ; et ce que j'ai dit des joies vaut tout aussi bien pour les désirs et pour les sentiments.

M. f., armons-nous donc de la croix, et, à la lumière de l'Evangile et de la foi, aidés des conseils du prêtre et de la grâce, déblayons notre âme, mettons dehors tout ce qui n'y a pas droit de cité; faisons un choix même parmi les satisfactions permises; habituons-nous à la vertu, gardons la paix de la conscience ; soyons des hommes, dans toute l'acception du mot. Alors, pour être heureux, nous n'aurons nul besoin de tant de choses ; les plus humbles et les plus simples pourront nous apporter beaucoup de joie parce que nous aurons, par la croix, dilaté notre cœur et enrichi notre âme.

III. — *Le mystère de la croix*

L'Eglise a donc raison de dire : « Dans la croix est le salut, la vie et la résurrection. » Mais d'où vient donc que le sacrifice a tant d'efficacité et porte de si heureux fruits ? D'où vient que le bonheur naît de la souffrance, et la vie de la mort ?... Cela vient de ce que le Christ a payé la dette de nos péchés et sauvé nos âmes par sa mort sur la croix.

Voilà ce que veut ignorer l'homme moderne; voilà ce que beaucoup autour de nous, de quelque titre qu'ils s'affublent, ont malheureusement oublié. Mais méconnaître, nier même l'histoire, ce n'est pas la détruire ; et nous savons, nous, de façon certaine, que deux grands faits dominent l'histoire de l'humanité. Le premier, c'est notre déchéance, commencée par nos premiers parents, mais aussi continuée par leurs descendants et accentuée sinon complétée par nous-mêmes, et cela par le péché. Et voilà qui explique tous les malheurs de l'humanité, les uns nés du châtiment divin, œuvre de justice, les autres résultant du déséquilibre de notre âme, de nos cupidités, de nos ambitions, de nos dérèglements. Voilà l'obstacle au bonheur ; il vient de nous, comme il est aisé de le voir, du tréfonds de nous-mêmes, de nos cœurs ; et ceci déjà nous indiquerait que le chemin du bonheur est avant tout la réforme des esprits.

Le second fait qui domine l'histoire du monde, c'est la Rédemption par le Christ. Tout a été payé

en toute rigueur de justice, tout a été expié; si tous nos malheurs sont venus du péché, la mort du Christ a détruit le péché et donc avec lui la cause de tous nos maux. Mais c'est par la croix que le Christ nous a sauvés, et dès lors il n'est qu'un seul remède à toute misère, quelle qu'elle soit : c'est le sacrifice, à l'imitation de celui du Christ et en union avec lui.

La croix se dessinait dans le ciel, au grand étonnement de l'armée, tandis qu'une voix disait à Constantin : « Par ce signe, tu vaincras ! » L'empereur eut le mérite de croire au message divin et la victoire lui fut donnée. Ainsi pour le chrétien. Fait pour être heureux, il est incontestable qu'il rencontre souvent des barrières ; mais qu'il le sache : les obstacles viennent moins des autres ou des choses que de lui-même. Qu'il s'arme aussi de la croix; c'est par là qu'il brisera ses ennemis, qu'il aura raison de toute opposition, et qu'il trouvera la paix, élément fondamental du bonheur.

* *

M. f., j'ai fini. Et ma conclusion, que je voudrais vous voir emporter comme un bouquet spirituel, comme un réconfort dans votre tâche quotidienne et comme un souffle d'idéal, sera la suivante : des théories modernes prêchent un bonheur facile qui soi-disant comblerait bientôt toutes les aspirations du cœur humain. La réalité dément ces fallacieuses promesses, commence à démasquer ces utopies. Tenons-nous-en au code du bonheur donné par le Christ en son Evangile : « Bienheureux les pauvres... les purs... les pacifiques... les miséricordieux... », c'est-à-dire : bienheureux ceux qui se rangent fidèlement, tout au long de leur pèlerinage terrestre, sous l'étendard de la croix. *Amen.*

POUR LA FETE DU SAINT ROSAIRE

TOUT CE QUE NOUS OFFRE LE ROSAIRE

Mes frères,

Dans le langage liturgique et par là-même officiel, le Rosaire est appelé *couronne*. Et ce nom est admirablement choisi, que l'on considère cette dévotion par rapport à la T. S. Vierge ou par rapport à nous. Par rapport à Marie : en récitant les prières dont se compose le Rosaire, c'est bien une couronne de fleurs mystiques que nous tressons et que nous déposons entre les mains de la Reine du ciel, comme un attribut de son unique excellence, de son éminente sainteté, de sa toute-puissance. Par rapport à nous : la forme du Rosaire nous est tout un enseignement. Un cercle, une couronne est un symbole de plénitude. A ce point de vue, le Rosaire englobe toute la création, il a pour objet toute la religion, il résume toute la vie de l'humanité. C'est sous cet aspect que je me propose de vous le présenter.

I

Le Rosaire en sa forme visible encercle la création tout entière, inanimée et vivante, inintelligente et raisonnable.

Si nous examinons la matière du Rosaire, nous voyons chacun des quatre règnes de la nature concourir à sa composition : le règne animal avec ses ossements de toute sorte, avec la nacre, le corail et l'ivoire ; le règne végétal, avec le bois ou les fruits des arbres ; le règne minéral, avec l'acier, l'argent ou l'or ; et ce sont des sujets du règne humain qui en taillent, polissent, cisèlent les parties avant de les rassembler en couronne.

Il y a plus : ces grains enchaînés que nos doigts font circuler sont une image de l'immense orbite que les astres, conduits par la main de Dieu, décrivent dans l'espace infini. Quand donc nous égrenons notre chapelet, pour peu que nous y mettions de notre âme, n'est-ce pas comme si nous faisions passer au front ou aux pieds de Marie ces soleils que Dieu lui-même déroule dans les sphères célestes ? A notre contact ils rendent un son de louange, en sorte qu'entre nos mains mieux encore que dans l'espace « ils racontent la gloire du Très-Haut. »

Pensez maintenant au chrétien qui pratique cette dévotion. C'est tout son être qui est actionné. Le corps y entre en exercice par le jeu des mains et des lèvres ; mais combien plus l'esprit et le cœur ! Prière vocale, le Rosaire est principalement un acte intellectuel, une application de l'esprit à Dieu et aux choses de Dieu par la méditation des mystères joyeux, douloureux ou glorieux. Sans cette condition, on ne gagne pas les indulgences, l'âme est comme déficiente. Arrière donc les paroles inertes, les récitations machinales !

Mais si l'intelligence doit y prendre part, le cœur ne doit pas être absent ; l'amour doit échauffer la pensée, et la lumière se changer en flamme. Quand nous prions, que notre prière soit ardente en même temps que recueillie et attentive. Appliquons au Rosaire cette belle parole du Psalmiste : « Le feu de la charité s'allumera au cours de ma méditation. »

Voilà la première plénitude qu'évoque la *forme* du Rosaire. La même idée se retrouve dans l'*objet* même que nous y honorons.

II

Cet objet, quel est-il ? Mais il n'est rien moins que toute la religion, toute la vie de Notre-Seigneur, depuis son avènement jusqu'à son entrée dans la gloire et l'achèvement de son œuvre par le Saint-Esprit ; et c'est aussi la place et la part qu'a eue la T. S. Vierge dans la Rédemption, et l'incomparable récompense dont Dieu l'a honorée.

Quel admirable précis ! quelle magnifique revue ! Le Rosaire embrasse tous les mystères, si bien que l'âme la plus simple y peut, comme en un splendide diorama, voir se dessiner tout le christianisme. C'est l'abrégé de l'Evangile, le résumé du Symbole, le catéchisme en quinze tableaux qui passe sous son regard. Non, on ne saurait trop admirer l'immense étendue de cette dévotion.

Nous y avons aussi le plein de l'amour et le plein de la vertu, le plein de la grâce et le plein de la louange.

Le plein *de l'amour*. Est-ce que tous les mystères du Rosaire ne proclament pas l'amour de Jésus et de Marie pour les hommes ? De chacun d'eux sort le cri de S. Jean : « Ainsi Dieu a aimé le monde, » et celui de S. Paul : « Dieu m'a aimé et il s'est livré pour moi. » — Le plein *de la vertu*. Ce ne sont pas seulement les principales vérités qui nous sont rappelées ici, mais encore toutes les leçons d'humilité, de charité, de pauvreté, d'obéissance, de patience, de pénitence, de zèle, que Notre-Seigneur et sa divine Mère nous ont données par leurs exemples. Et en ce sens, le Rosaire peut être dit le résumé de la morale non moins que de la doctrine chrétienne.

— Le plein *de la grâce*. Après le saint sacrifice de la messe et la sainte communion, il n'est peut-être pas de plus précieux trésor, de source plus abondante de biens spirituels que le Rosaire. Il n'est pas de secours que nous ne puissions espérer par lui. Sa merveilleuse efficacité, attestée par tant de prodiges et de bienfaits, n'est point tarie, elle est inépuisable. On peut dire qu'il est une clef précieuse, mise dans nos mains par la T. S. Vierge pour nous ouvrir les trésors célestes et nous permettre d'y puiser aussi largement que nous le voulons. — Le plein *de la louange* enfin. Quand nous récitons le Rosaire, l'Eglise triomphante et l'Eglise militante se réunissent dans nos cœurs et sur nos lèvres en un concert harmonieux d'adoration et d'hommages. Toutes les voix s'y font entendre : voix de Jésus dans le *Pater ;* voix des anges dans les premiers mots de l'*Ave Maria ;* voix des saints de la terre personnifiés par Elisabeth dans le *Benedictus fructus ventris tui ;* voix des fidèles dans le *Sancta Maria ;* voix des Bienheureux dans le *Gloria Patri*. Ainsi le Rosaire est vraiment l'hymne universel.

III

En dernier lieu, la trilogie des mystères du Rosaire répond aux trois phases de la vie de l'humanité : la joie, la douleur et l'espérance. Ils nous apprennent quelles joies nous devons désirer, comment il nous faut supporter la douleur, et jusqu'où peuvent s'élever nos espérances.

1. Que nous aspirions à la joie, c'est un sentiment qui résulte de notre état d'origine et nous vient du Paradis terrestre. Mais il y a joies et joies. Il y a celles du monde, jouissances plutôt que joies, factices, fugitives, éphémères, qui ne donnent pas ce qu'elles promettent, qui laissent souvent après elles le vide, l'ennui, le dégoût, quand ce n'est pas la honte et le remords.

La première série des mystères du Rosaire nous dit où sont les joies qui ne s'arrêtent pas aux sens, qui pénètrent l'âme et dilatent le cœur, les joies qui ne s'évanouissent pas et préparent la félicité éternelle : ce sont celles qui accompagnent l'obéissance, la charité, le détachement, même le sacrifice, et enfin le service de Dieu.

2. Depuis la chute originelle, la souffrance et la douleur entrent dans la vie de chacun de nous ; si elles ne font pas toujours sentir leur aiguillon, elles sont toujours là, prêtes à meurtrir l'organisme, l'esprit ou le cœur. La malédiction jetée sur nos premiers parents nous saisit, nous étreint tout le long de nos jours, avec cette suite de peines et d'afflictions qui dès le berceau nous font cortège. Quelle sera notre attitude en présence de cette inséparable compagne de notre exil ? Sera-ce l'amertume, le murmure, la révolte, le découragement ?

Les mystères douloureux, en nous montrant l'Homme de douleurs amoureusement soumis à la volonté de son Père, calme, patient, impavide au milieu des opprobres, des affronts, des injustices, des haines, des plus cruelles tortures, et sa Très Sainte Mère debout au pied de la croix, au plus fort de son propre martyre, ces mystères nous disent ce que Dieu attend de nous au sein de l'épreuve. Chacun d'eux nous crie : « Patience, courage, confiance, résignation et paix à l'exemple de ces divins modèles ! »

3. Quelles que puissent être les douleurs et même les joies de l'heure présente, il n'est guère d'hommes qui ne forment des projets pour atténuer et même supprimer les unes et accroître les autres ; qui n'attendent, ne désirent, n'ambitionnent quelque chose de meilleur, de plus intime, de plus consistant ; qui en un mot ne se bercent pas d'espérance. Mais, pour la multitude, désirs et ambitions ne vont pas plus loin que la terre. Et je ne parle pas ici des matérialistes et des incroyants pour qui il n'existe pas d'au-delà et qui croient qu'après la mort nous retournerons au néant d'où nous sommes sortis ; je parle de ces chrétiens de nom qui persistent à demander à la vie présente le rassasiement auquel ils aspirent.

Pour nous, m. f., chez qui la foi en une vie éternelle est une conviction profonde, apprenons des mystères glorieux du Rosaire jusqu'où nous pouvons et devons porter notre attente. Le bonheur qu'appelle tout notre être n'est pas d'ici-bas, il est du ciel ; c'est sa propre félicité que Dieu nous réserve, c'est lui-même qui se fera notre récompense. Et notre corps lui-même, dont la résurrection est assurée par celle du Christ Jésus, sera associé au bonheur de l'âme. En montant au ciel, Notre-Seigneur nous en a montré le chemin et nous a promis de nous y préparer une place. Afin de mériter cette gloire, nous devons compter sur l'Esprit-Saint qui nous est donné pour sanctifier nos actions, pour nous soutenir dans nos luttes quotidiennes. Nous avons aussi la maternelle protection de la T. S. Vierge qui, investie par Dieu de la Souveraineté, emploie son ciel et son crédit à répandre des bienfaits sur les hommes.

Voilà, m. f., comment le Rosaire relève nos ambitions et les porte vers un bonheur certain, une félicité immortelle et une gloire sans déclin. S. Paul l'écrivait aux Hébreux : « Notre espérance est une ancre assurée. » Pendant que notre frêle esquif vogue sur la mer orageuse du monde, nous sommes sûrs de jeter l'ancre au port du salut.

* *

O toute aimable et douce Vierge Marie, vous nous avez révélé les joies véritables que seules nous devons chercher ; vous nous avez appris à supporter la souffrance, à y trouver même une sorte de consolation qui n'est pas sans délices ; vous avez dirigé nos désirs et nos espérances vers le seul but digne de nos efforts ! Le pieux exercice du Rosaire nous donne la science de la vie et empêche les fausses joies de nous séduire, la souffrance de nous abattre, les vaines aspirations de nous égarer. C'est donc à vous, ô toute aimable Mère, que nous devons ce trésor. Pour vous en témoigner notre reconnaissance, nous vous promettons d'en user de plus en plus et de mieux en mieux, afin d'y puiser la grâce de posséder un jour près de vous le bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

A l'occasion de la bénédiction des semences [1]

SEMENCE DES CHAMPS ET SEMENCE DES AMES

M. f., je vais dans un instant bénir les semences que vous avez déposées devant l'autel et que dans quelques jours vous allez confier à la terre. Cette terre vous l'avez, pendant l'été, préparée par plusieurs labours à recevoir cette semence. Tous les jours j'entends le roulement du trieur, sélectionnant

[1] Cette cérémonie a lieu le dimanche qui suit l'Exaltation de la Sainte Croix.

celle-ci, éliminant les grains trop peu nourris, l'ivraie et les semences étrangères, pour ne conserver que les grains bien pleins d'où sortiront des épis vigoureux.

Mais, après avoir procédé à tous ces travaux, après avoir pris toutes ces précautions, en cultivateurs laborieux et intelligents que vous êtes, vous vous êtes souvenus, en cultivateurs chrétiens que vous êtes également, de la parole de S. Paul : Ce n'est pas celui qui sème ni celui qui arrose qui contribue le plus au succès de la récolte, mais c'est Dieu qui seul peut faire germer la semence, la protéger contre les rongeurs et les intempéries qui la menacent, et en faire sortir des épis abondants que son chaud soleil mûrira pour la moisson prochaine.

Or, m. f., c'est précisément cela que l'Eglise demande pour vos semences, dans la formule de bénédiction que je vais réciter sur elles tout à l'heure. « O Dieu éternel et tout-puissant, y est-il dit, vous qui donnez au semeur la semence qu'il répand dans ses sillons, puisque c'est vous qui au commencement avez commandé aux plantes de produire de la semence chacune selon son espèce, afin qu'elles puissent se perpétuer ; vous qui de cette semence faites sortir le pain que nous mangeons ; daignez répandre votre bénédiction sur cette semence de froment afin que, confiée à la terre, elle soit à l'abri des intempéries et produise des fruits abondants que nous serons heureux de recueillir lorsqu'ils seront parvenus à maturité. Ainsi soit-il [2]. »

Cette bénédiction, m. f., c'est de tout cœur, est-il besoin de vous le dire, que je vais la répandre sur les vases de blé qui sont là, en demandant à Dieu de l'étendre à tout le grain que bientôt vous allez répandre à pleines mains dans vos champs. Vous savez en effet combien vos intérêts me sont chers et combien je fais des vœux pour que Dieu récompense généreusement vos pénibles travaux.

* *

Mais il est d'autres champs que ceux que vous cultivez et d'autres semences que celles que je vais bénir. Ces autres champs, ce sont vos âmes, vos intelligences, et ces autres semences ce sont les enseignements, les doctrines qui y sont répandues.

Or, m. f., si vous prenez tant de soins pour sélectionner le grain que vous semez dans vos champs, pensez-vous qu'il soit moins nécessaire de sélectionner les doctrines dont on ensemence vos intelligences et celles de vos enfants ? Ces doctrines, une fois déposées en nous, y germent comme le bon et le mauvais grain germent en terre ; notre esprit les médite, les rumine comme le sol amollit, gonfle et fait éclater la semence qui lui est confiée, et de même que de celle-ci sort un germe, puis une tige qui grandit, ainsi les idées déposées en nous, si nous les accueillons, inspirent notre conduite et provoquent nos actes : actes bons, honnêtes, vertueux, si les doctrines qui les ont inspirés étaient bonnes ; actes mauvais, honteux, criminels, si les doctrines qui les ont inspirés étaient des doctrines perverses. Dans vos champs, m. f., vous récoltez ce que vous avez semé ; pareillement vous récolterez ce que vous aurez semé soit dans vos intelligences, soit dans celles de vos enfants, soit dans celles de vos frères.

Vous ensemencez vos intelligences quand vous prêtez l'oreille aux conversations ou aux discours qui se tiennent autour de vous, quand vous lisez quelque livre ou quelque journal.

[2] Rituel de Langres.

Vous ensemencez l'intelligence de vos enfants par les leçons, les conseils que vous leur donnez, les exemples que vous mettez sous leurs yeux, par les conversations que vous tenez ou permettez de tenir en leur présence ; et la semence qui tombe ainsi dans leurs jeunes âmes y germe d'autant mieux qu'elles sont une terre toute neuve.

Semences aussi les maîtres à qui vous confiez vos enfants et qui ont mission de vous aider dans l'œuvre si importante de leur éducation et de leur instruction. Les maîtres de vos enfants ont à cœur de ne leur inspirer que de bons principes, et je m'en réjouis ; mais combien il en est qui ne leur ressemblent pas !

Défiez-vous aussi, m. f., des camarades, des compagnies que fréquentent vos enfants et que vous fréquentez vous-mêmes. Vous savez par expérience combien est funeste pour vos sillons le voisinage d'un champ laissé en friche, mal cultivé et où les chardons n'ont pas été coupés. Les mauvaises herbes de ce champ voisin envahissent le vôtre ; la semence des chardons emportée par le vent vient s'abattre sur le vôtre et le contaminer. Faible image, m. f., de l'influence désastreuse qu'exercent certains voisinages sur vos enfants et sur vous-mêmes, parfois à votre insu, et vous ne sauriez trop vous tenir en garde à leur endroit.

Mais, m. f., les semeurs les plus redoutables, ce sont les conférenciers et la presse.

Des conférenciers, vous n'en entendez guère dans vos milieux agricoles. Vous constituez un mauvais terrain pour les idées de révolte, d'anarchie et de désordre que sèment certains d'entre eux ; vous ne demandez qu'à travailler en paix, et les conférenciers qui ont vos préférences sont ceux qui viennent vous parler de votre profession et vous enseigner les moyens de la rendre plus productive. Cependant, défiez-vous de certaines conférences, chansons ou pièces de théâtre qui vous sont trop souvent servies par vos postes de T. S. F.

Et à côté de cela, il y a la presse, qui elle aussi pénètre partout. Quelle n'est pas sa puissance pour le bien comme pour le mal ! Chaque jour le journaliste emplit la feuille qu'il rédige de ses doctrines, comme vous allez dans quelques jours emplir votre semoir de grains, et ces doctrines pénètrent le lendemain dans les plus petits villages et les moindres hameaux. Y apportent-elles de la bonne semence ou de la mauvaise ? Plus de mauvaise que de bonne, hélas ! si l'on en juge par les fruits qu'elle produit. « Qui sème le vent récoltera la tempête, » dit un proverbe. Si notre société est si troublée à l'heure actuelle, n'est-ce point parce que trop de mauvais journaux soufflent la haine, l'insubordination ou la révolte contre toute autorité ?

Ne lisez donc pas de mauvais journaux, m. f. ; ne vous y abonnez pas. Au contraire, soutenez la bonne presse, qui se donne pour mission de réfuter les mensonges répandus par la mauvaise, et d'affirmer la doctrine de l'Eglise sur tous les points qui regardent la morale individuelle, familiale et sociale.

Et puis, m. f., qui que nous soyions, soyons tous une bonne terre, accueillons dans nos âmes avec d'excellentes dispositions la bonne semence que Dieu y répand par l'organe de ses ministres. Faisons-lui produire cent pour un, comme je souhaite que produise cent pour un, dans vos champs, celle que je vais bénir. Ainsi soit-il.

Pour le 40e anniversaire d'un Patronage

LE PATRONAGE SOURCE DE VIE CHRÉTIENNE, D'AMITIÉS FIDÈLES, D'APOSTOLAT FÉCOND

Mes chers amis,

Vingt-cinq ou cinquante années consacrées à l'exercice d'une même profession méritent à l'homme qui a pu les remplir le titre de « jubilaire ».

Les époux qui ont l'avantage de franchir ce cap, réunissent autour d'eux leurs enfants et leurs amis pour célébrer l'heureux anniversaire du jour de leur union.

Alors, qui donc, ce matin, me blâmerait de féliciter le Directeur de votre cher Patronage d'avoir institué un jubilé en l'honneur du 40e anniversaire de sa fondation, et comment ne pas vous réjouir, vous, les chers anciens, vous, paroissiens de St-Paul, pour tout le bien accompli en ces 40 années par cette œuvre de jeunesse ?

C'est qu'en effet nos œuvres de jeunes gens sont une source de vie chrétienne, d'amitiés fidèles et d'apostolat fécond.

I. — *Source de vie chrétienne*

Votre Patronage a 40 ans de vie. Sa naissance nous reporte à 1898, année qui prélude à l'époque des hostilités ouvertes contre l'Eglise, époque de lutte dans laquelle on éprouvait, plus que jamais, le besoin de sauver les âmes qui dans la bourrasque pourraient sombrer. C'est l'époque où s'organisèrent un grand nombre de nos patronages paroissiaux.

Leur but, alors comme aujourd'hui, est de sauver les enfants de l'incrédulité et d'en faire des hommes chrétiens.

M. f., nous devons reconnaître que la grande plaie du centre de la France est l'indifférence religieuse. La majorité des familles envoient leurs enfants au catéchisme ; mais la Première Communion faite, il semble que l'enfant a rempli tous ses devoirs à l'égard de Dieu.

Pauvres enfants, qui, au lendemain de ce grand jour, nous ont abandonnés ! Pour la plupart, l'indifférence des parents a engendré chez eux l'incrédulité. Alors, on ne croit plus qu'à ce qu'on voit, à l'argent qui se compte et au plaisir qui enivre. De là d'abord au mépris, puis à la haine de la religion qui est gênante, il n'y a qu'un pas, et par certains il est bientôt franchi.

Plus heureux ceux que nos patronages ont recueillis. Les éléments de vie chrétienne que le catéchisme a déposés dans l'âme de l'enfant ont trouvé dans le Patronage un terrain favorable pour s'épanouir. Les conseils, les encouragements, les causeries du Directeur, les cercles d'études ont développé les convictions religieuses. L'enfant a trouvé une formation morale qui l'a fortifié contre les tentations inévitables de la jeunesse. L'exemple des camarades a été pour lui un puissant soutien ; surtout la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie a donné à son âme son plein épanouissement. C'est alors que le jeune homme a compris, a senti combien la vie chrétienne que le Patronage lui a donnée était la source des forces morales qui lui permettaient d'affronter la vie et d'y faire bonne figure.

M. f., les hommes chrétiens de notre ville, d'où viennent-ils ? De nos maisons d'éducation chrétienne et de nos œuvres de jeunesse. Les vocations sacerdotales, d'où viennent-elles ? De nos maisons d'éducation chrétienne et de nos œuvres de jeunesse.

Qu'on ne juge pas nos Patronages uniquement par leur vie extérieure, — celle-ci n'est qu'un moyen, — mais par le but poursuivi, à savoir, faire de nos jeunes gens de vrais disciples de N.-S. Jésus-Christ.

II. — *Source d'amitiés fidèles*

Les parents soucieux de la formation sérieuse de leurs enfants ne se font aucune illusion sur les dangers qui menacent leur jeunesse. Ces dangers sont nombreux. Je n'en signale qu'un seul : la crise du cœur.

Que vous le vouliez ou non, chers parents, il est une heure où l'affection dont vous entourez vos enfants et l'affection qu'ils vous donnent ne leur suffit plus. Ils ont besoin de trouver des amis dont ils partagent les pensées, les conversations, les distractions, les sorties, auxquels ils donnent une place dans leur cœur.

Où trouveront-ils ces amis devenus les confidents de leurs petits secrets ? A l'atelier, au bureau, au magasin, au hasard d'une rencontre ? Serez-vous consultés par votre fils pour le choix de ses relations, ou les aura-t-il créées sans votre conseil ?

Prenez garde ! la question est grave. « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. » J'ai tenu ce langage à des mères. Je leur ai demandé de nous confier leurs enfants. J'ai essayé de les convaincre que seul le Patronage leur donnera de vrais amis. J'ai échoué. Et plus tard, ces jeunes gens sont tombés dans les bras d'une aventurière !

C'est dans le Patronage que le jeune homme doit trouver l'aliment dont son cœur a besoin. C'est le milieu providentiel où Dieu lui offre des amis ayant les mêmes goûts, les mêmes désirs, le même idéal, la même foi chrétienne. C'est là qu'il trouvera des amitiés loyales, sincères et fidèles pendant toute la vie. Aux heures douloureuses, ces amitiés se révèleront par leur dévouement ; elles seront pour celui qui souffre un soutien, un réconfort, une très douce consolation.

De la vérité de ces affirmations, j'en appelle à l'expérience de nos anciens. Ceux qui demeurent éparpillés dans Paris ont créé la section parisienne des G. N. D., et leur joie en ce 40e anniversaire est de se retrouver ici.

C'est que l'amitié chrétienne qui se noue dans nos œuvres est une fleur qui ne meurt pas. Elle conserve sa sève, sa vigueur, son parfum. Même après de longues années de séparation, les amis la retrouvent aussi vivante qu'aux heures de leur jeunesse.

III. — *Source d'apostolat fécond*

La formation morale des jeunes est une œuvre de longue haleine. Elle réclame beaucoup de patience, de tact et d'affection. Mais le jour où le jeune homme comprend que les efforts qu'on lui demande assurent son bonheur présent et futur, il est sauvé. Mieux que cela ! La joie intime qu'il possède en son âme, il veut la faire partager à d'autres. Sa foi devient pour lui une lumière qui le guide, le réchauffe et fait de lui un apôtre. Il est alors un modèle de régularité, de gaieté, d'entrain, de piété. Il est un entraîneur, ramenant le camarade qui s'égare, encourageant le timide qui fléchit, décidant celui qui hésite à le suivre dans son apostolat. Combien de jeu-

nes gens ont été sauvés par les amis de leur œuvre ! A un jeune homme chez lequel je voyais la piété se développer, je demandai : « C'est ton ami qui t'a décidé à communier chaque dimanche ? — Non, me dit-il ; mais il est si bon que j'ai voulu l'imiter pour lui ressembler. » Et un autre me confiait au sujet d'un camarade : « Ah ! c'est un véritable ami, celui-là... Il avait pourtant deux ans de moins que moi, mais, ce qu'il me tenait ! C'est à lui que je dois d'être resté chrétien. »

Cet apostolat, nos jeunes gens l'ont exercé dans leurs familles, leurs ateliers, leurs bureaux, à la caserne. Ils ont parfois été l'objet de railleries, mais toujours ils ont été respectés pour leur fierté.

Combien de foyers chrétiens se sont édifiés et combien de petites âmes sont élevées aujourd'hui dans une atmosphère de foi et d'amour de Dieu, grâce à nos œuvres !

Combien d'œuvres religieuses et sociales ont à leur tête, aujourd'hui, des anciens de nos patronages ! Certains même sont devenus les auxiliaires et les conseillers de leur curé. Un des nôtres, Président du groupement des hommes de sa paroisse, m'écrivait sa joie de découvrir, dans des milieux ouvriers, des âmes qui se rapprochent de la foi chrétienne : « Quelle splendide mission pour nous autres catholiques et quelles espérances ! Travail ingrat, de longue haleine, dont nous ne verrons pas tous les fruits ; mais celui qui plante les arbres ne voit jamais la forêt... Que Dieu, alors, nous aide à comprendre et à vouloir ce que lui-même veut ! »

* *

M. f., nos patronages, quoi qu'on en dise, sont des œuvres de formation qui ont eu et ont encore des résultats heureux.

Si les succès moraux ne répondent pas toujours aux efforts donnés, qu'on ne les blâme pas. Où sont donc les œuvres qui atteignent toujours leur but et ne rencontrent jamais d'échec ?

Si, depuis 40 ans, le Patronage de votre paroisse a formé tant de bons chrétiens, Dieu en soit béni ! Qu'il récompense, dans son ciel, les prêtres zélés qui, sous l'inspiration du Saint-Esprit, ont été les initiateurs de ces œuvres ! Qu'il bénisse et soutienne les prêtres qui marchent sur leurs traces, et que nos œuvres nous donnent des chrétiens et des apôtres : la conversion des âmes, l'extension de l'Eglise et la gloire de Dieu le demandent ! Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XLV

AGGÉE, — ZACHARIE, — MALACHIE

Les trois prophètes qui figurent les derniers sur la liste des Voyants dont les œuvres nous ont été conservées, appartiennent à la période qui commence à la fin de l'exil et vit la restauration du peuple juif, vers 500 av. J.-C. Aggée, Zacharie et Malachie furent donc à peu près contemporains et leur rôle consista surtout à encourager le peuple à qui la clémence du Seigneur accordait une libération inespérée, sans cesser toutefois de le réprimander pour les écarts de conduite auquel il s'abandonnait encore, en dépit des longues épreuves qui auraient dû l'éclairer et le convertir.

I

Aggée, tout d'abord, intervint auprès de ses compatriotes. Au cours de la seconde année du règne de Darius Ier (521-485), il était déjà revenu de l'exil et son influence commençait à se faire sentir non seulement auprès des grands, mais même dans la foule des Israélites. Il s'en servit pour hâter de ses efforts la reconstruction du Temple de Jérusalem.

Pour apprécier l'importance de ses discours, il faut se souvenir de tout ce qu'avait de symbolique, pour les Juifs, la grande œuvre de la restauration du Temple. Si considérable que fût le côté matériel de l'entreprise, — car il s'agissait d'établir de fond en comble un édifice aussi vaste que somptueux, — ce n'était là que le point de vue secondaire. Le but suprême de la foule des travailleurs était de signifier au monde, par l'érection de ce monument, que l'Alliance sainte entre Israël et Jehovah était enfin renouée, que la nationalité juive, enfin reconstituée, reprenait ses droits aux yeux de l'univers et prétendait renouer la tradition des grandes époques du régime théocratique.

Les grands chefs qui, comme Esdras et Néhémie, dirigeaient le mouvement, s'en rendaient parfaitement compte, et c'est pourquoi ils s'efforçaient de faire passer dans l'âme de tout le peuple la foi confiante qui les soulevait. Les adversaires toujours aux aguets ne s'y trompaient pas non plus ; aussi usaient-ils, pour entraver l'ouvrage, des ressources les plus diverses, depuis les ruses hypocrites jusqu'aux dénonciations ouvertes aux terribles empereurs des Perses. Ils allaient parfois jusqu'à recourir à la violence ouverte, ce qui contraignait les ouvriers à délaisser leurs échafaudages pour saisir leurs armes et à faire la besogne avec l'épée dans une main et la truelle dans l'autre.

Entre ces deux influences contraires, la masse du peuple, ignorante, faible, souvent lassée, se prenait quelquefois à hésiter. Si ces pauvres gens dépourvus d'idéal avaient été abandonnés à eux-mêmes, il est probable que l'œuvre n'eût jamais été achevée. Aussi était-il de toute importance qu'ils fussent soutenus, ranimés, quelque peu même rudoyés, pour que l'entreprise ne s'effondrât pas en un échec qui eût rempli les Juifs de ridicule, d'opprobre et de désespoir.

Aggée avait été l'un des promoteurs de la restauration, qu'il avait poussé Zorobabel et Josué, grand-prêtre, à reprendre. Il se devait donc à lui-même, comme il le devait à sa vocation divine, de maintenir les travailleurs dans un état d'esprit qui permît le succès. Sur les quatre discours qu'il nous a laissés, trois roulent sur ce thème, pour lui capital.

Le premier fut prononcé pendant la seconde année du règne de Darius, au 1er jour du 6e mois. C'est une ardente objurgation au peuple, à qui le prophète reproche de s'être rebâti des maisons, d'avoir cherché à s'installer confortablement au retour de la captivité, mais d'avoir négligé la demeure de l'Eternel, qui aurait dû être l'objet de ses soucis les plus empressés. C'est à cause de cette indifférence envers le culte de Jehovah que leurs initiatives n'ont pas réussi comme ils auraient été en droit d'y compter. Il importe donc d'y remédier sans retard.

Un peu plus tard, le 21e jour du 7e mois, le Voyant revient à la charge. Il arrête les murmures du peuple en lui prédisant que si le nouvel édifice est moins luxueux que le précédent, il n'en est pas moins destiné à une gloire sans égale, parce qu'il

aura l'honneur de voir le Désiré des Nations. Il promet le secours du ciel et prophétise l'ère des splendeurs nouvelles.

Une troisième fois, le 24e jour du 9e mois, Aggée prend la parole pour démontrer que, si Dieu devait punir son peuple à cause de sa tiédeur envers le Temple, il le bénira désormais, à cause de la reprise de la tâche.

Le dernier discours du prophète pourrait, de prime abord, paraître étranger à sa préoccupation dominante, puisqu'il est consacré à l'éloge de Zorobabel. Mais, considéré avec plus de soin, il s'y rattache au contraire étroitement, puisqu'en glorifiant un descendant de David, il exalte le rétablissement de cette alliance théocratique qui était comme le Temple spirituel des Hébreux.

II

Au témoignage de S. Cyrille, Zacharie, fils de Barachie, fils d'Addo, était sorti « d'un sang sacré », c'est-à-dire qu'il appartenait à la tribu sacerdotale de Lévi. Cette origine lui conférait une autorité particulière pour l'exercice du ministère prophétique, qu'il commença deux mois seulement après Aggée, c'est-à-dire toujours sous la domination de l'empereur Darius.

On admet généralement qu'il était né sur la terre d'exil, pendant la captivité de Babylone ; mais il était sans doute jeune encore lorsqu'il lui fut donné de revenir dans le pays de ses pères. Il se consacra avec ferveur, comme Aggée, à promouvoir et à encourager le relèvement du Temple. Néanmoins, ce que l'Ecriture nous a conservé de ses allocutions envisage surtout la restauration du régime théocratique et l'avènement du Messie.

Le Seigneur, « très irrité » contre les Israélites, lui montra, en un songe symbolique, un homme monté sur un cheval roux, dans une vallée plantée de myrtes ; et, en lui expliquant cette vision, l'ange de Jehovah lui adressa des paroles très consolantes sur l'avenir de Jérusalem, paroles qui furent confirmées par deux autres apparitions successives. Des visions analogues se succédèrent ; on en compte jusqu'à sept ; mais elles se référaient toutes au règne glorieux du Rédempteur futur.

Elles indiquaient d'abord le châtiment des nations païennes qui avaient, pendant longtemps, combattu contre le peuple choisi, l'avaient abattu sous leur pouvoir et en avaient poursuivi avec rage les débris malheureux et dispersés. Ces empires devaient connaître à leur tour la désolation et la décadence. Ce serait au moment de leur chute que se relèverait la Ville sainte, dont la reconstruction était figurée par un cordeau, comme ceux dont se servent les architectes pour déterminer l'emplacement des édifices qu'ils veulent bâtir.

Mais il ne faudrait pas prendre la Jérusalem nouvelle dont parle Zacharie dans le sens exclusif et littéral de la ville qui, effectivement, renaissait à cette époque. Il s'agit surtout de la Jérusalem céleste, de la capitale des âmes qui devait avoir comme chef l'Envoyé suprême du Très-Haut. Le double caractère, à la fois royal et sacerdotal du Messie, est ici précisé d'une manière trop nette pour que la moindre hésitation soit possible. Sous l'apparence du souverain pontife Josué, revêtu d'habits resplendissants, le prophète laissait entrevoir que le Sacerdoce des temps à venir serait empreint d'une sainteté plus éminente que tout ce que l'on aurait pu alors imaginer. La royauté du Christ était figurée par l'image d'un candélabre d'or.

Toutefois, avant que ce règne idéal puisse s'établir sur le monde, une purification était indispensable : le mal devait être déraciné et le jugement de l'Eternel devait s'exercer sur l'univers. Un discours spécial de Zacharie insiste sur la façon dont il fallait se préparer à recevoir les promesses d'En-haut. Questionné par les Juifs au sujet de l'observance du jeûne, Dieu répondait que l'essentiel était d'observer la loi imposée par lui et, pour exhorter les fidèles à l'obéissance, il renouvelait son engagement de conclure une nouvelle alliance, supérieure encore à la première.

Les oracles de Zacharie se terminent par deux anathèmes. Il annonce d'abord que la justice du Très-Haut passera sur la Syrie, sur la Phénicie et sur la terre de Chanaan, pays de ces Philistins qui n'avaient jamais cessé d'être les ennemis d'Israël. Le ciel promet sa clémence aux Hébreux qui observeront ses commandements et qui recevront, en récompense, un roi sauveur et pacifique. Mais ceux qui s'obstineront dans leurs fautes seront assimilés à un troupeau indomptable, que le berger n'arrive pas à maintenir dans la discipline et qu'il sera finalement contraint de détruire ainsi que le ferait un mauvais pasteur.

Dans une dernière exhortation, le Voyant insiste sur les responsabilités qui pèsent sur la nation trop opiniâtrément rebelle. Il prédit l'invasion des ennemis, tout en proclamant que le triomphe de ceux-ci sera court et aboutira, en dépit de toutes les prévisions, au salut d'Israël. Après les moments de la calamité désolante, une source surgira, où l'idolâtrie sera purifiée ; la portion du peuple qui aura subsisté après les ravages connaîtra enfin la joyeuse douceur du salut que l'Eternel lui réserve. Et non seulement elle se trouvera désormais en paix, mais elle goûtera un ineffable bonheur.

III

Un problème s'est posé à propos du prophète Malachie. Ce nom désigne-t-il un individu déterminé, ayant sa personnalité propre ; ou bien n'est-il qu'un pseudonyme, celui dont aurait usé Esdras, par exemple ; ou bien encore faut-il le prendre dans son sens étymologique qui correspond à « ange de Jehovah ? »

Du point de vue qui nous intéresse, la question est absolument sans importance, puisque nous n'avons à nous occuper que des *écrits* qui constituent la Bible. Or il est absolument indiscutable que le texte qui nous est parvenu sous le nom de Malachie est rigoureusement authentique, et de même qu'il a été composé sous l'inspiration divine. Nous n'avons donc pas à engager une controverse au sujet de son auteur, bien que d'excellents motifs nous portent à croire que Malachie a réellement existé, indépendamment d'Esdras, dont il était toutefois le contemporain.

Le petit volume qu'il nous a laissé, et qui est divisé en quatre chapitres, contient spécialement des reproches à l'égard de la nation juive.

Il part du principe que Jehovah a manifesté une prédilection toute gratuite pour les Juifs : Esaü était le frère de Jacob, et fils comme lui de saints patriarches ; il a pourtant été rejeté, tandis que son frère a été comblé des faveurs divines. Le Seigneur s'est constitué le père d'Israël ; mais tout enfant doit le respect à son père, et les Juifs ont méconnu cette

primordiale obligation. Au lieu d'offrir en sacrifice, comme il est prescrit, des victimes pures et sans tache, ils apportent à l'autel des animaux tarés dont les simples gouverneurs de leurs villes ne voudraient point comme cadeaux. Une telle irrévérence ne peut être rachetée que par des ferventes prières. Et à ces offrandes impures Jehovah oppose une autre offrande, toute pure et non sanglante, qui est partout offerte en son honneur et qui n'est autre que le sacrifice eucharistique de la Nouvelle Alliance. — Mais la foule vulgaire n'est pas seule à témoigner son indifférence à l'égard du Maître souverain. Les lévites, les prêtres eux-mêmes, n'accomplissent leurs fonctions sacrées qu'en vue des copieuses rémunérations que ce ministère leur rapporte. Le culte est donc déshonoré, et cependant le Seigneur des armées est un grand roi « et son nom est redoutable parmi les nations. »

Par les lèvres de son prophète, il adresse une admonestation vigoureuse à ses ministres, qui ont bien dégénéré de la sainteté de leurs pères ; il menace de leur retirer leurs grasses prébendes. Mais tout aussitôt il leur facilite les voies du repentir. Il évoque, en effet, l'alliance toute particulière « de vie et de paix » qu'il a conclue jadis avec la tribu de Lévi. Elle était basée, du côté des hommes, sur une crainte révérentielle et le souci de la vérité promulguée par l'Eternel. Les prêtres sont donc invités à cultiver de nouveau les sciences surnaturelles, afin de réparer les scandales donnés par eux et de se relever de l'abjection qui en a été la conséquence.

Les légitimes reproches de Malachie s'étendent ensuite à tous les enfants de Jacob, qu'ils appartiennent au royaume d'Israël ou à celui de Juda. Les uns et les autres ont également péché contre le Seigneur et contre leurs frères, et la multitude de leurs crimes s'est encore aggravée d'une abominable hypocrisie.

Pour remédier à tant de maux, le Tout-Puissant va envoyer son ange, qui procédera à un jugement sévère. Ce n'est qu'après cette épuration, comparable à celle des métaux par la flamme, que le Seigneur recommencera à gratifier les Juifs de ses fécondes bénédictions.

L'annonce du terrible jugement est réitérée comme conclusion de l'ouvrage. En ce jour « embrasé comme une fournaise », le Très-Haut anéantira les pécheurs, tandis que le Soleil de justice se lèvera sur ceux qui auront craint et sanctifié son Nom. Les justes, trop longtemps méprisés, connaîtront une éclatante revanche et, à leur tour, ils fouleront les impies sous leurs pieds comme une cendre misérable. Pour préluder à l'exécution de cette sentence suprême, « voici, dit le Seigneur, que je vous enverrai Elie le prophète... et il ramènera le cœur des pères à leurs fils et le cœur des fils à leurs pères. »

C'est sur cette évocation magistrale d'un avenir de foudroyante et consolante justice que Malachie achève son ouvrage.

Avec lui se termine le cycle du prophétisme, dont l'influence avait été si grande sur les Juifs et où nous pouvons puiser encore de sublimes enseignements.

XLVI

LE 1er LIVRE DES MACHABÉES

Assez longuement interrompue par la suite des traités didactiques et des oracles prophétiques, la série des livres historiques de l'Ancien Testament reprend ensuite avec les deux livres qui portent le nom des Machabées.

Ce double recueil est extrêmement précieux, car c'est le seul qui nous soit offert pour nous apporter des clartés sur le destin des Juifs après la longue captivité de Babylone et jusqu'à l'avènement du Messie. Les événements qu'il relate sont, au reste, du plus poignant intérêt.

I

Pour se rendre un compte exact de l'histoire des Machabées, il est indispensable de la replacer dans son cadre, car les modifications survenues dans la situation de la nation juive fournissent l'explication des développements nouveaux que nous avons à examiner.

La captivité de Babylone avait eu pour elle toute l'importance d'une profonde révolution. Jusqu'à ce moment, en effet, Israël avait vécu en marge des autres races, soit à cause de l'hostilité que celles-ci lui manifestaient, soit principalement à cause de ses règles religieuses qui lui interdisaient de se mêler aux Gentils, de peur d'être entraînés par leurs néfastes exemples. Sans doute, dans la suite des siècles, la rigueur primitive de cet isolement s'était relâchée, mais elle demeurait tout de même assez sévère pour influer considérablement sur les mœurs de la nation.

L'écroulement des deux royaumes d'Israël et de Juda produisit une double conséquence. D'abord il réduisit énormément la vie politique des Israélites, désormais forcés de vivre en simples vassaux sous une domination étrangère, ce qui explique pourquoi nous avons si peu de faits historiques à raconter durant les quatre siècles qui s'étendent de Néhémie à Notre-Seigneur. Puis il obligea les Juifs à se mêler aux autres peuples, soit sur la terre d'exil, soit même, plus tard, sur le territoire de leur propre patrie.

L'histoire sainte tout entière est là pour attester que les Juifs n'étaient pas assez fidèles à leur Dieu pour que cette promiscuité demeurât sans périls. Et de fait, peu à peu, un grand nombre se laissèrent influencer par le contact des païens. Ils se mirent à la mode des cités païennes les plus raffinées, qui étaient fort corrompues ; leur moralité s'affaiblit en même temps que diminuait leur foi. Ils cessèrent si bien de se considérer comme les enfants de Jehovah qu'ils se laissèrent appeler les « hellénisants », épithète qui nous permet d'apprécier jusqu'où alla leur apostasie.

En face de ces transfuges, cependant, une notable portion du peuple se dressa. Elle n'était sans doute pas la plus nombreuse, mais elle comptait dans son sein l'élite du courage et de la fidélité. On donna à ceux qui en faisaient partie le surnom d' « Assidéens », qui signifiait « pieux » et constituait à lui seul tout un programme. Naturellement l'ensemble des prêtres se mit à la tête de ce parti, qui voulait la restauration de l'indépendance nationale et le retour intégral au culte de la vraie religion. Malachie avait été le dernier prophète ; les prêtres suppléèrent au ministère exceptionnel des envoyés divins, en développant l'enseignement de la Loi, en multipliant les exhortations, ce qui les fit désigner sous l'appellation de « scribes » et accrût notablement leur autorité.

Les choses en étaient là lorsqu'éclata une persécution religieuse. Elle eut comme promoteur le tyran Seleucus IV Philopator, qui la déclancha en 177, la dernière année de son règne. Mais elle fut loin de s'apaiser à sa mort. Bien au contraire, son succes-

seur Antiochus IV Epiphane, un demi-fou couronné, prit de nouvelles mesures encore plus odieuses et sévit avec la dernière barbarie contre les Juifs qui prétendaient rester dans l'observance de la Loi. Cette persécution, que l'on a appelée des « Séleucides », d'après le nom de la dynastie qui l'organisa, trouva les Juifs hellénisants prêts à toutes les bassesses, à toutes les concessions et même à tous les reniements.

Par contre, les Assidéens ne purent se résigner à abandonner leur croyance sur l'injonction d'un vainqueur étranger. Ils recoururent au seul moyen qui leur restait de défendre leur foi et leur vie : l'insurrection à main armée. Ce sont leurs exploits que nous résument les deux livres des Machabées, qui retracent les guerres menées « *pro aris et focis* » par les Israélites fidèles sous la conduite de Mathathias et de ses fils valeureux.

II

La narration commence par évoquer le souvenir des conquêtes d'Alexandre le Grand, pour indiquer ensuite qu'Antiochus Epiphane régna sur la Syrie et fut accueilli favorablement par les Juifs hellénisants, qui ne rêvaient que de conclure des alliances avec les nations profanes. Antiochus entreprit une guerre en Egypte, et lorsqu'il en revint il ne trouva rien de mieux que de mettre au pillage, afin de remplir ses coffres vides, le Temple de Jérusalem qui contenait d'immenses richesses. Deux ans plus tard, un de ses émissaires ravagea de nouveau la cité sainte, et, après avoir traité ses habitants avec la dernière rigueur, y établit une forteresse, dotée d'une puissante garnison. Les Juifs fidèles étaient déjà consternés, mais leur détresse se changea en irritation lorsque le monarque rendit un décret qui, dans un but de centralisation, ordonnait à toutes ses provinces d'abandonner leurs coutumes ancestrales ; la religion juive fut proscrite sous peine de mort, une statue de Jupiter fut dressée dans le Temple, et une cruelle persécution commença, qui fit de nombreux martyrs (165 av. J.-C.).

C'en était trop. Un Israélite croyant, Mathathias, admirablement secondé par ses cinq fils, groupa autour de lui les énergies frémissantes. Il se réfugia d'abord dans les montagnes, où vinrent peu à peu le rejoindre ceux que leur persévérance dans la foi signalait aux vengeances des bourreaux, et ceux qui se sentaient impuissants à tolérer davantage les abominations qui se renouvelaient chaque jour. Bientôt s'organisa une véritable armée qui entreprit une guerre farouche de guérilla. Au début les Juifs, par respect pour le repos sacré, ne combattaient pas le jour du sabbat. Mais comme leurs adversaires en profitaient pour les massacrer sans résistance, leurs chefs leur donnèrent l'ordre de lutter, s'ils étaient attaqués, même pendant le jour du Seigneur.

Divers succès couronnèrent leurs efforts ; mais Mathathias, âgé de 146 ans, mourut bientôt. Son 3e fils, Judas, surnommé Machabée, lui succéda dans le commandement et sous ce nouveau général les troupes de la religion connurent l'ère des éclatants triomphes. Aux escarmouches des premiers temps succédèrent de véritables batailles rangées. Plusieurs généraux syriens furent battus l'un après l'autre. La situation devenait si critique pour les usurpateurs qu'Antiochus Epiphane se vit contraint de lever une nouvelle armée qui fut envoyée en renfort en Palestine. A la tête de cinq mille fantassins et de mille cavaliers d'élite, Gorgias essaya de surprendre Judas, mais il fut réduit à prendre la fuite. L'année suivante, Judas Machabée mit encore en déroute, à Bétharon, l'armée de Lysias qui comptait 65.000 hommes.

Ce triomphe assurait un certain répit. Les Juifs en profitèrent pour purifier le Temple saint et y restaurer les cérémonies du culte divin (165). Mais le pays était encore loin d'être sûr, à cause des tribus hostiles qui l'infestaient. Judas Machabée tailla en pièces les Iduméens, les Béanites, les Ammonites et les Philistins, pendant que son frère Simon remportait une victoire de plus en Galilée. Malgré un échec dû à l'imprudence de deux autres fils de Mathathias, Azarias et Joseph, Judas voulut profiter de la mort d'Antiochus (163) pour s'emparer de la citadelle ennemie qui dominait Jérusalem. Lysias, qui exerçait la régence au nom du jeune Antiochus V Eupator, âgé de neuf ans, essaya de se porter au secours de la forteresse assiégée ; mais il fut contraint de rentrer à Antioche et, désespérant de vaincre les Juifs, il conclut avec eux une paix satisfaisante. Il en viola presqu'aussitôt les clauses en tentant de détruire les remparts édifiés pour la sécurité du Temple ; mais sur ces entrefaites Démétrius détrôna Antiochus (162) et envoya à Jérusalem deux délégués, Bacchidès et Alcime, qui exaspérèrent les Israélites par leur atroce cruauté.

La guerre reprit avec une violence nouvelle. Le général syrien Nicanor fut vaincu et périt dans un combat. Cependant Judas Machabée, aussi bon politique que grand homme de guerre, se rendait parfaitement compte que, réduit à ses seules forces, il serait fatalement acculé à la défaite. Quoi qu'il pût lui en coûter, il se résigna à conclure un traité d'alliance avec les Romains, dont il avait entendu chanter les louanges. A ce moment, Bacchidès et Alcime, voulant en finir avec lui, rassemblèrent à Bérée près de 25.000 hommes. Avec sa vaillance coutumière, Judas se lança au fort de la bataille, mais il tomba, mortellement frappé. Ses frères Jonathas et Simon recueillirent sa dépouille qui fut déposée, au milieu de la consternation du peuple, dans le sépulcre de Modin, où reposait déjà son père.

III

D'un commun accord, les troupes fidèles élurent Jonathas pour le remplacer. Le nouveau général ne se laissa point abattre par la consternation qui régnait dans le peuple à la suite de la mort de Judas. Mais sa position était pourtant difficile. D'une part, Bacchidès profitait du désarroi consécutif au changement d'autorité pour attaquer plus vivement ses adversaires ; d'autre part, les habitants de Jambri assassinèrent sur ces entrefaites un autre frère de Judas, nommé Jean. Le souci de son prestige, autant que l'amour fraternel, imposaient à Jonathas de ne pas laisser ce dernier crime impuni. Il en tira aussitôt vengeance, puis reprit la lutte contre les Syriens. Il eut la prudence de se retirer d'abord dans les montagnes, où il était pratiquement inexpugnable, jusqu'à ce que les circonstances lui permirent d'infliger à son ennemi une cinglante défaite, qui fut bientôt suivie de la signature d'une paix d'ailleurs assez précaire.

Jonathas reprit alors à son compte le principe de gouvernement dont s'était inspiré Judas Machabée, à savoir, que la cause patriotique et religieuse avait besoin d'être étayée par des appuis extérieurs. Comme des troubles intérieurs avaient éclaté en Syrie et qu'Alexandre Balas y disputait le sceptre à Démétrius Soter, il résista aux avances de ce dernier, qui